

« À quoi tu penses, mamie ?
 – À quoi je pense, Clélia, ma douce, à tout, à rien. Tu as oublié quelque chose, Clélia, ne m'appelle pas "mamie", j'ai horreur de ça !

– Ah oui ! Je dois t'appeler "mamé", comme les vieilles du village. Mamé Joséphine.

– Je préfère. "Mamie", ça m'agace. Ça m'agace d'entrer dans le clan des mamies... Toutes ces femmes, qui ont pris du plomb dans l'aile, gâteuses devant leurs petits-enfants. Je préfère la façon qu'on avait d'appeler les grands-mères, autrefois, chez nous, en Languedoc, "mamé", "mamette", "mémé". Ça avait quelque chose d'ancien et de paysan, d'affectueux... Même les mamés du village se font appeler "mamie", ces paysannes !

– Oui, mais toi, mamé, tu n'as rien d'une paysanne ! Toujours bien habillée, élégante. Papa dit que tu as "la classe". »

Sacré Pierron !

Clélia, dans sa robe de coton blanc, toute décolletée, ouverte sur les côtés, des lunettes sur le nez, un obturateur pour l'œil droit qu'elle doit porter trois heures par jour, tous les matins, Clélia neuf ans, une petite fille si vive et

si mignonne, déjà ennuyée par des soins, des thérapies, comme ils disent. Enfin, ce n'est qu'un strabisme à corriger, c'est un ennui, il y a des choses plus graves.

C'est le matin, un matin de juillet, les vacances d'été ont commencé. La grand-mère et la petite fille sont dans un jardin, un grand beau jardin cerné de vignes, et au bout des vignes coule une rivière. Une rivière comme les aime Joséphine, verte et noire, blanche brillante à certains endroits, transparente à d'autres, glissant sur les cailloux blancs et noirs.

« Joséphine, Joséphine... chantonne Clélia.

– Oui ?

– On ira se baigner cet après-midi à la rivière ? Tu sais, là où il y a la plage de limon et les gros cailloux blancs.

– Oui, après quatre heures, quand la chaleur sera tombée. Je n'ai pas de nouvelles de ta mère, de tes frères et de ton père.

– Ils te téléphoneront, t'inquiète pas, ce soir, tard, quand la nuit sera venue ! »

Marie, la fille de Joséphine et mère de Clélia, tient une petite pharmacie dans les faubourgs de la ville proche. Loïc, le frère de Clélia, a douze ans et il aime rester chez lui dans sa chambre à lire et étudier l'histoire de l'Égypte ancienne, le latin, l'anglais. C'est un petit intellectuel en herbe. Il viendra chez sa grand-mère Joséphine un jour de ces vacances qui commencent. Jules a six ans, c'est le benjamin de la bande. Marie a préféré le garder auprès d'elle. Il est remuant et capricieux et Marie a craint de

fatiguer sa mère. Celle-ci s'entend si bien avec Clélia que Marie n'a pas voulu introduire un élément perturbateur dans cette bulle parfaite. C'est si rare l'harmonie, le bonheur. Il faut le préserver.

Quant à Pierron, le père, il mène sa vie d'installateur-réparateur d'ordinateurs, de conseiller en informatique. Il a assez de travail et de souci comme ça, Marie le laisse libre de mener sa vie comme il l'entend.

Elle est belle, Marie : une grande brune à la peau claire, mince, « une liane » ont coutume de dire les hommes en la voyant. Elle a quarante ans, c'est une rêveuse bien qu'elle soit très efficace dans son métier, ses affaires et son rôle de mère.

Joséphine pense à tout ça, en plus rapide et en plus synthétique que je ne l'ai fait ; c'est dur de suivre l'esprit des gens dans son extrême fluidité.

Joséphine pense que c'est bien de ne pas être seule dans la vie. Elle n'aurait jamais cru ça il y a quarante ans. Elle croyait, dans son orgueil et sa naïveté, n'avoir besoin de personne, pouvoir vivre libre et indépendante. Elle avait été veuve jeune et elle avait pris des habitudes de liberté. L'âge venant, elle s'est aperçu que c'était bon d'avoir des gens autour de soi, pas trop proches, pas collés mais qui gravitent pas loin ! La vie se déroulait et n'était pas tout à fait ce qu'elle avait cru. Soixante-dix ans, la retraite. Elle avait été bibliothécaire puis documentaliste à la médiathèque du lycée de la ville proche, c'est-à-dire la ville de Narbonne. La retraite, au début c'est bien, à la longue, c'est pesant.

Combien de fois a-t-elle rêvé qu'elle continuait à travailler sans en avoir le droit, dans l'illégalité ? Dans son rêve, elle avait oublié de faire sa demande de mise à la retraite, l'angoisse lui serrait la gorge. Elle écrivait des lettres à l'administration, la directrice ne les faisait pas suivre. Elle s'affolait. Elle se réveillait, riait et se disait :

Que je suis bête ! Tout est en ordre. Je touche ma pension. Je suis répertoriée !

Toute une journée qui s'étire devant elle, que va faire Clélia quand on lui aura ôté cette rondelle sur le verre droit de ses lunettes ? Cette gêne, soi-disant pour redresser la ligne déviante de son œil droit, elle n'y croit pas trop. L'opération n'est pas nécessaire a prétendu l'ophtalmologue – encore un nom à coucher dehors !

Joséphine est montée rejoindre Marie-Jeanne dans la cuisine. Elles vont trier les légumes, préparer le repas, papoter.

Les longs moments dans le jardin, près de l'eau qui court, à la fraîcheur, dans la verdure, dans le confort physique de la peau caressée par un vent léger, et l'ennui, l'ennui des vacances. On ne fait rien. On n'a rien à faire. On est seul. On ferait bien de s'étendre par terre sur l'herbe fauchée de la pelouse, malgré les tiges piquantes qui vous rentrent dans la peau, malgré les fourmis et les autres insectes agressifs qui vous piquent avec délice.

Ce que fait Clélia. Elle se couche sur la pelouse, les yeux grands ouverts – l'un du moins –, l'autre, dans son tunnel, à regarder le ciel bleu immense, légèrement strié de nuages fumeux. Les hirondelles traversent l'espace, rapides, affolées, poussant des cris perçants. Les pulsations

de son cœur sont à l'unisson avec le tam-tam strident des cigales. Un moineau se pose près de sa main tout près, à la toucher, il la croit morte, endormie, ou mieux, il la prend pour une pierre chaude, un petit tumulus enveloppé d'un linge blanc.

Que dirait sa grand-mère si elle la voyait ainsi ? Elle est sûre qu'elle n'aimerait pas ça. En attendant le repas, puis la sieste, puis l'après-midi qui décline et la baignade dans l'eau de la rivière, elle décide de rendre visite aux poules et aux lapins. Elle se lève, elle fait le tour de la maison et se dirige vers les habitations des poules et des lapins, le poulailler et les clapiers attenants.

Les poules se sont dispersées dans les vignes à la recherche de mets providentiels, graines perdues, vers de terre, petits escargots, quoi d'autre ? Qu'est-ce qui peut bien plaire aux poules ? Le coq les suit d'une patte majestueuse, il pousse un demi-cocorico, il se rengorge dans les plumes orange de son cou, il picore les mottes de terre.

Les lapins, à l'arrivée de Clélia, se massent derrière le grillage de leur clapier et la regardent de leur œil rond immobile qui ne cille pas d'un poil. Et ils remuent le nez, ils le froncent, ils n'arrêtent pas. Ils ont l'air si bête ! Clélia se souvient de la fois où un de ces animaux captifs lui avait mordu le doigt. Elle devait avoir cinq ans. Elle avait eu la malencontreuse idée de passer son index par un trou du grillage sous le nez mobile d'un de ces « Jeannot lapin ». Crac ! Elle s'en souvient et, depuis, se méfie de ces bêtes d'apparence inoffensive.

Clélia va au bord du ruisseau et elle casse un fagot de branches de saule comme elle peut, car les branches sont hautes, il ne s'agit pas de saule pleureur. Elle les ramène aux lapins et fait passer les branches effeuillées à travers les trous du grillage du clapier. Les lapins s'emparent des tiges, toujours avec ce regard fixe, impassible et ils se mettent à grignoter. Pour eux, les branches de saule, c'est un repas royal, un régal, comme les tout petits escargots blancs pour les canards. Les escargots blancs que l'on ramasse au hasard des chemins que l'on donne ensuite aux canards, blancs eux aussi. Ils farfouillent avec leur bec en spatule dans la bassine pleine d'escargots. Ils s'en jettent une poignée « derrière la cravate » et ils les rejettent. Cela se passe chez son amie de l'été, Pauline.

Pauline dit :

- « Ils ont avalé le petit escargot qui était dans la coquille.
- Comment ils ont fait ?
- Ça alors, je suis bien incapable de te le dire ! »

Pauline n'habite pas très loin de chez Clélia, de l'autre côté de la route qui va au village, au bout d'une grande avenue en terre battue. Clélia connaît le chemin, c'est facile, mais on ne peut pas la voir n'importe quand, l'amie Pauline. En plus, elle n'a pas de portable, ce qui complique les choses. La mère de Pauline est très stricte, très stricte et bizarre... elle décide de laisser sortir Pauline ou de la garder enfermée sans raison apparente, c'est du moins ce que pense Clélia. Elle soupçonne que la mère de son amie d'été est un peu maniaque, méchante même, elle la craint. Il faudra qu'elle en parle à Joséphine. Elle, elle

saura comprendre et expliquer les attitudes étranges de la mère de Pauline.

Clélia s'absorbe dans la contemplation des lapins s'acharnant à déshabiller les baguettes de saule. Le temps a passé plus vite qu'elle ne l'aurait cru, car Joséphine l'appelle déjà.

« Clélia ! Où es-tu ? Viens ! Il est temps de se préparer pour le repas. »

Chez la grand-mère Joséphine, on se prépare pour le repas. D'abord, ôter la rondelle devant son œil, se laver les mains, se peigner, se changer, se mettre une robe toute jolie pour déjeuner. Le repas est une cérémonie. On ne se tient pas n'importe comment ; à table, on ne se présente pas dans une tenue négligée. De la tenue, de l'élégance. Ah ! Joséphine ! Joséphine ! Clélia ne sait pas encore à quel point elle va être marquée par les leçons de savoir-vivre de sa grand-mère.